



Les Notes de l'IRASEC

N° 24

Pana Kantha

L'essor de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est
attachements, famille et évolution du lien entre humains et animaux



IRASEC

Août 2026

Les « Notes de l'IRASEC » sont de courtes études de recherche ou d'expertise élaborées et proposées au gré de l'actualité politique, économique, sociale, diplomatique et culturelle. La collection est dirigée par Gabriel Facal et Jérémy Jammes.

The "Discussion papers" are short research or policy papers produced and published in response to developments in political, economic, social, diplomatic, and cultural affairs. The series is edited by Gabriel Facal and Jérémy Jammes.



L'Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine (UAR 3142 – UMIFRE 22 CNRS MEAE) est un centre de recherche en sciences humaines et sociales, placé sous la double tutelle du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères et du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Depuis 2001, il étudie les évolutions politiques, sociales et environnementales en cours dans les 11 pays de la région. Basé à Bangkok, l'Institut accueille des chercheurs, des enseignants-chercheurs et des doctorants d'établissements d'enseignement supérieur et de recherche français, qu'il accompagne dans leurs travaux. Il s'associe aussi des chercheurs de tous pays, en particulier d'Asie du Sud-Est. Il privilégie les démarches transversales et de coopération.

The Institute for Research on Contemporary Southeast Asia (UAR 3142 – UMIFRE 22 CNRS MEAE) is a research center in the humanities and social sciences, jointly administered by the Ministry for Europe and Foreign Affairs and the National Center for Scientific Research (CNRS). Since 2001, it has been studying the political, social, and environmental changes underway in the 11 countries of the region. Based in Bangkok, the Institute hosts researchers, faculty members, and doctoral students from French higher education and research institutions, supporting them in their work. It also collaborates with researchers from all countries, particularly in Southeast Asia. It prioritizes interdisciplinary and cooperative approaches.

Bâtiment Alliance Française, 6^e étage, 179 Thanon Witthayu, Lumpini, Pathum Wan, Bangkok 10330, Thaïlande

L'essor de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est : attachements, famille et évolution du lien entre humains et animaux

Pana KANTHA

En 2024, après des années de consultations et de débats publics, Singapour a levé l'interdiction de la possession de chats dans les logements sociaux, en vigueur depuis 30 ans. Ce changement de politique est le fruit d'un dialogue soutenu entre les défenseurs du bien-être animal, les résidents et les autorités du logement. La décision n'a pas apaisé toutes les tensions ; certains résidents l'ont saluée, tandis que d'autres restaient préoccupés par le bruit et l'hygiène¹. Mais ce revirement a mis en lumière un point important : la Cité-État s'efforce de trouver des solutions pour intégrer les animaux de compagnie dans les nouvelles structures familiales.

Dans toute l'Asie du Sud-Est, des négociations similaires se déroulent quotidiennement. Les syndicats de copropriété établissent des règlements concernant les animaux de compagnie, qui tentent de concilier leur accès et les préoccupations des autres résidents. Les parcs publics expérimentent des zones réservées aux chiens et des horaires d'accès spécifiques. Les municipalités révisent les règlements de logement et les plans d'urbanisme. Les promoteurs immobiliers intègrent des équipements pour animaux de compagnie dans les nouveaux immeubles. La dynamique touche les pays voisins : à Hong Kong, des parcs pour animaux de compagnie ont été créés, avec des aménagements particuliers tels que des enclos, des systèmes de double portail et des installations dédiées, afin de répondre aux besoins des propriétaires d'animaux et des personnes n'en possédant pas². Il ne s'agit pas de simples conflits entre des positions irréconciliables, mais de processus continus d'adaptation sociale : des sociétés qui s'efforcent d'intégrer des visions concurrentes de la famille, de la responsabilité et du partage de l'espace.

L'ampleur du changement est remarquable. En Asie du Sud-Est, le taux global de possession d'animaux de compagnie est supérieur à la moyenne mondiale, avec environ 50 % à 60 % des foyers possédant au moins un animal de compagnie. Les animaux concernent les chiens et chats (mais aussi, plus minoritairement, d'autres espèces, comme les poissons), avec des tendances nationales marquées de façon significative par des

¹ Rebecca Ratcliffe, « The cat in the flat : Singapore lifts ban on pets in public housing », *The Guardian*, 10 juin 2024.

² Izzy Yi Jian, Jiemei Luo, Caterina Villani et Kin Wai Michael Siu, « Exploring the Inclusive Potential of Pet Parks from the Perspective of Spatial Justice : Hong Kong's Experience and Implications », *Landscape Architecture Frontiers*, vol. 12, n° 4, août 2024, p. 58-77.

facteurs culturels et religieux. À Singapour, le nombre de chiens enregistrés est passé d'environ 70 000 en 2019 à 114 000 en 2023, soit une croissance de 63 % en seulement quatre ans³. En Thaïlande, le taux de possession de chiens par foyer est passé de 11 % en 2016 à 20 % en 2020⁴. Au Vietnam, le marché de l'alimentation pour animaux de compagnie connaît une croissance annuelle de 9,4 % entre 2024 et 2029⁵. Le marché des soins pour animaux de compagnie en Asie du Sud-Est illustre cette tendance régionale, passant de 1,6 milliard \$ US en 2022 à 3,08 milliards \$ US prévus d'ici 2032, soit un taux de croissance annuel composé de 6,8 %. Cette croissance s'inscrit dans un marché mondial des animaux de compagnie dont la valeur devrait passer de 20,1 milliards \$ US en 2025 à 44,5 milliards \$ US d'ici 2035, la région Asie-Pacifique étant pressentie pour connaître la croissance la plus rapide⁶. En Asie du Sud-Est notamment, les animaux de compagnie sont de plus en plus considérés désormais comme des membres de la famille à part entière, méritant un investissement affectif, des ressources financières et une intégration sociale.

La Thaïlande offre une illustration spectaculaire de cette mutation. Le pays connaît aujourd'hui l'une des plus fortes croissances de la *pet economy* en Asie : en 2025, il compte environ 5,38 millions d'animaux de compagnie, un chiffre en hausse de 6 % sur un an, tandis que le marché intérieur devrait dépasser les 100 milliards de baht (près de 3 milliards \$ US) en 2026. Depuis 2020, les décès y excèdent les naissances ; au premier trimestre 2025, moins de 100 000 naissances ont été enregistrées contre près de 147 000 décès, tandis que près d'un Thaïlandais sur deux (49 %) déclare préférer adopter un animal plutôt qu'avoir un enfant⁷. Les chiens, mais surtout les chats – dont la population a progressé de 28 % par an entre 2021 et 2024 – sont désormais largement perçus comme des « enfants de substitution » (*surrogate children*) ou des membres de la famille à part entière. Cette évolution s'accompagne d'une transformation rapide des espaces urbains : plus de 2 000 hôtels et hébergements acceptent désormais les animaux, les promoteurs immobiliers développent des condominiums *pet-friendly*, Bangkok élabore une réglementation spécifique encadrant leur présence dans la ville, tandis que les services vétérinaires spécialisés, les assurances, les technologies connectées et même les funérailles pour animaux connaissent un essor rapide⁸. Loin de relever d'une simple mode de consommation, cette évolution révèle vraisemblablement une profonde recomposition des relations de parenté et des formes de vie familiale. Une telle transformation engendre de véritables tensions qui nécessitent des négociations.

Comme ailleurs en Asie, en Inde, certaines copropriétés interdisent l'accès des animaux aux ascenseurs, invoquant des problèmes d'odeurs et d'hygiène, ce qui pousse les propriétaires à contester ces restrictions devant les tribunaux⁹. En Chine, par exemple, les conflits entre propriétaires d'animaux et personnes sans animaux sont fréquents dans les espaces publics : les plaintes concernant les aboiements de chiens et le manque de ramassage des déjections animales dégénèrent parfois en querelles, voire en bagarres¹⁰. Des débats sur l'allocation des ressources émergent également : des enquêtes sur l'attitude des Chinois face au bien-être animal révèlent que certains estiment que « le bien-être humain n'est pas encore pleinement assuré, il est donc prématuré de se préoccuper du bien-être animal »¹¹, tandis que les propriétaires d'animaux en Asie dépensent volontiers entre 50 et 100 \$ US par mois pour leurs animaux, en tout cas pour ceux qui les traitent en tant que membres à part entière de la famille¹². Ces tensions reflètent différentes conceptions de la famille et une évolution de celles-ci, lesquelles donnent lieu à des priorités diverses en matière d'allocation des ressources et des visions plurielles du fonctionnement des espaces partagés.

³ Sankhya, « Singapore Pet Market – Insights », *Locad*, 26 novembre 2024.

⁴ « Pet Ownership Soaring in Thailand According to Survey 2025 », *Better Living Asia*, 14 février 2025.

⁵ « Petfair Vietnam & Future Growth Trends in 2024–2029 », *Petfair Vietnam*, 16 août 2024.

⁶ « Southeast Asia Pet Care Market Trends – Demand, Growth & Forecast 2022–2032 », *futuremarketinsights.com*, 31 décembre 2014 ; « Pet Market Analysis - Size, Share, and Forecast Outlook 2025 to 2035 », *futuremarketinsights.com*, 5 août 2025.

⁷ Voir Nongluck Ajanapanya, « Pet industry sitting on a gold mine as nearly 50 % of Thais don't want children : survey » (*The Nation*, 2023) et Kuakul Mornkum, « Pet industry thrives as fewer young Thais have children » (*Bangkok Post*, 2025).

⁸ Jeff Tomas, « Thailand is Rapidly Evolving into a Pet-Friendly Nation », *Chiang Rai Times*, 2026.

⁹ Jaagruti, « How to act when your society RWA puts a bar on letting your pet dog use the building lift ? », 10 août 2010.

¹⁰ Duo Yin, Quan Gao, Hong Zhu et Jie Li, « Public Perception of Urban Companion Animals During the COVID-19 Outbreak in China », *Health and Place*, vol. 65, 2020, 102399.

¹¹ Yaoming Jiang, Chengmin Meng, Ruiqi Chen, Yongkun Yang et Yonghui Zeng, « Pet Ownership and Its Influence on Animal Welfare Attitudes and Consumption Intentions Among Chinese University Students », *Animals*, vol. 14, n° 22, 2024, 3242.

¹² « Humanisation pet economy Asia », *Allianz Global Investors*, 23 juin 2024.

Si ces tensions contraignent les sociétés à élaborer de nouveaux cadres réglementaires, de nouveaux aménagements spatiaux et de nouvelles conceptions sociales, pourquoi ces adaptations sont-elles nécessaires aujourd'hui ? Pourquoi les jeunes d'Asie du Sud-Est adoptent-ils des animaux de compagnie à un rythme que leurs parents n'auraient jamais imaginé ? Et que révèlent ces négociations sur les sociétés d'Asie du Sud-Est confrontées à de profondes transformations démographiques et socio-économiques ?

Cette étude soutient que la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est émerge comme une réponse structurelle à la « modernité multiple » : une manière de perpétuer des valeurs familiales persistantes dans un contexte où le maintien des structures familiales traditionnelles est devenu de plus en plus difficile. Pour un nombre croissant de jeunes actifs urbains, les animaux de compagnie ne relèvent pas d'un simple choix de style de vie, mais constituent des substituts structurels à la famille, devenue difficile à fonder par les voies conventionnelles. Les négociations qui en résultent entre « familles avec animaux de compagnie » et « familles traditionnelles » révèlent comment les sociétés d'Asie du Sud-Est développent des formes de modernité singulières, fondamentalement différentes des trajectoires occidentales.

La première partie permettra de définir la culture des animaux de compagnie et de retracer brièvement son émergence historique en Europe occidentale et en Amérique du Nord, en identifiant les conditions de son développement. La deuxième partie examinera les structures sociales de l'Asie du Sud-Est – notamment la persistance du familialisme, malgré d'importantes transformations démographiques et des changements de mode de vie – et les circonstances spécifiques qui déterminent l'adoption et le vécu de la culture des animaux de compagnie dans la région. Enfin, la troisième partie analysera les tensions qui émergent de cette rencontre et la manière dont les sociétés s'adaptent par le biais de changements réglementaires, de négociations spatiales et d'organisations communautaires.

L'évolution de la culture des animaux de compagnie : de la fonction à la famille

La culture des animaux de compagnie représente bien plus que la simple possession d'animaux. Elle désigne une manière spécifique d'entrer en relation avec eux : les considérer comme des êtres individualisés méritant un investissement affectif, des ressources financières, une place dans la vie sociale et une protection juridique. Ce qui distingue la culture des animaux de compagnie des pratiques traditionnelles d'élevage n'est pas seulement la présence d'animaux dans les espaces humains, mais une transformation fondamentale de la conception même de la relation humain-animal.

Avant l'émergence de la culture moderne des animaux de compagnie à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle en Europe occidentale et en Amérique du Nord, les animaux élevés par les humains avaient principalement une fonction : les chiens gardaient les propriétés et les troupeaux, les chats luttaien contre les nuisibles, les autres animaux domestiques contribuaient à la production agricole ou au transport. Les animaux étaient appréciés pour leur utilité, traités comme des représentants d'espèces plutôt que comme des individus uniques, et restaient largement en marge de la vie affective du foyer. Ce qui a changé durant cette période de transformation, c'est l'émergence de relations définies par l'émotion plutôt que par la fonction – des relations caractérisées par l'affection, la nostalgie et l'attachement émotionnel, et non par une simple valeur instrumentale¹³.

Cette transformation fut à la fois ontologique et pratique. Sur le plan ontologique, les animaux ont commencé à être perçus non plus comme des représentants interchangeable d'espèces – « un chien », « un chat » – mais comme des individus uniques, dotés de personnalités, de préférences et d'identités irremplaçables. Ils ont reçu des noms individuels plutôt que des désignations génériques, ont été reconnus pour leurs tempéraments et leurs capacités émotionnelles propres, et leur mort a été vécue comme la perte d'un compagnon spécifique et irremplaçable, et non comme la simple perte d'un bien fonctionnel. Le concept d'« espèces compagnes » (« *companion species* ») de Donna Haraway traduit ce changement fondamental, décrivant des relations d'« altérité significative » (« *significant otherness* ») où humains et certains animaux

¹³ Yi-Fu Tuan, *Dominance and Affection : The Making of Pets*, New Haven, Yale University Press, 1984, p. 1-6.

deviennent des êtres constitutifs l'un de l'autre, leur relation n'existant pas avant la leur, mais coévoluant à travers elle¹⁴. Dans la culture des animaux de compagnie, ces derniers sont réimaginés comme des membres de la famille : des êtres méritant un nom, la reconnaissance de leur personnalité et de leurs besoins, un investissement émotionnel comparable aux relations familiales humaines, et un traitement en tant qu'êtres dont le bien-être importe intrinsèquement et non instrumentalement.

Concrètement, cette nouvelle conception s'est traduite par des changements de comportements et de répartition des ressources qui distinguent la culture des animaux de compagnie de l'élevage traditionnel. Les animaux reçoivent des soins médicaux comparables à ceux des humains : consultations vétérinaires régulières, vaccinations, traitements pour les maladies, interventions chirurgicales parfois coûteuses et soins spécialisés. Ils consomment une alimentation de qualité supérieure, formulée pour répondre à leurs besoins et préférences spécifiques, plutôt que des restes de table ou des aliments de base. On célèbre leur anniversaire, on partage leurs photos sur les réseaux sociaux et leurs activités quotidiennes s'intègrent au quotidien des foyers. Ces derniers réorganisent leurs espaces pour assurer le confort de leurs animaux : achat de paniers, de jouets, de griffoirs, création d'espaces dédiés. Les ressources autrefois réservées exclusivement aux membres de la famille – temps, argent, énergie émotionnelle, espace – sont désormais consacrées au bien-être animal.



Photo 1 – Affiche annonçant l'exposition canine annuelle du New England Kennel Club, Mechanic's Hall, Boston, fin du XIX^e siècle.

Source : rawpixel.com (public domain). Voir details here : <https://www.rawpixel.com/image/7687788/image-art-vintage-public-domain>

¹⁴ Donna J. Haraway, *The Companion Species Manifesto : Dogs, People, and Significant Otherness*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2003, p. 3-17.

L'Angleterre victorienne joue un rôle déterminant dans l'institutionnalisation de la culture moderne des animaux de compagnie. La fondation du Kennel Club en 1873 codifie l'élevage, les standards de race et les expositions canines, contribuant à distinguer les chiens de compagnie des chiens de travail et à diffuser ce modèle bien au-delà du Royaume-Uni¹⁵. Cette formation culturelle a émergé dans un contexte historique précis : l'urbanisation rapide qui a éloigné les ménages de la classe moyenne de la production agricole, l'essor de la famille nucléaire organisée autour du couple marié et de leurs enfants, et l'accroissement du niveau de vie, qui a permis des dépenses discrétionnaires pour la consommation non essentielle.

L'étude de Harriet Ritvo sur la possession d'animaux à l'époque victorienne montre que l'essor des animaux de compagnie accompagne de profondes transformations des structures familiales. Les ménages de la classe moyenne deviennent plus réduits et davantage centrés sur la famille nucléaire que sur les réseaux de parenté élargis : les espaces domestiques se privatisent, tandis que les liens affectifs au sein du foyer s'intensifient à mesure que les individus acquièrent une plus grande autonomie dans leurs choix de vie. Dans ce contexte, les animaux de compagnie prennent progressivement place au sein de la sphère familiale en tant que compagnons plutôt qu'auxiliaires de travail¹⁶. Yi-Fu Tuan souligne que la possession moderne d'animaux de compagnie repose avant tout sur des relations définies par l'affection plutôt que par l'utilité. Elle suppose toutefois des conditions matérielles spécifiques : les animaux de compagnie sont, selon son expression, « une condition de revenu disponible et de confort », c'est-à-dire l'existence de ressources économiques et d'un mode de vie permettant d'entretenir des animaux dépourvus de fonction productive¹⁷.

James Serpell montre que l'urbanisation et l'industrialisation des sociétés occidentales ont favorisé l'émergence de ménages plus restreints, l'affaiblissement des solidarités familiales traditionnelles et une plus grande mobilité résidentielle, créant les conditions propices au développement des animaux de compagnie comme compagnons affectifs¹⁸. Cette évolution s'est déployée progressivement sur plus d'un siècle, à mesure que les sociétés occidentales s'éloignaient de l'économie agricole et des animaux de travail. À partir de la fin du XX^e siècle, ce modèle s'est diffusé à l'échelle mondiale par l'intermédiaire des médias, des entreprises multinationales spécialisées dans les produits et services pour animaux, mais aussi des discours internationaux sur le bien-être et les droits des animaux¹⁹. Progressivement associé à un mode de vie urbain, à la consommation des classes moyennes et à certaines représentations de la modernité, il s'est matérialisé dans une économie spécialisée comprenant cliniques vétérinaires, salons de toilettage, hôtels, cafés acceptant les animaux (*pet-friendly*), assurances et accessoires destinés aux animaux de compagnie.

L'arrivée de cette culture animale en Asie du Sud-Est ne résulte cependant ni d'une diffusion linéaire ni d'une simple imitation des modèles occidentaux. Elle s'inscrit dans des processus de circulation des pratiques, des normes et des représentations qui accompagnent les différentes phases de la mondialisation. Les expériences coloniales ont constitué un premier moment important de ces circulations, en introduisant de nouveaux rapports aux animaux domestiques au sein des administrations coloniales, des missions religieuses, des communautés européennes et de certaines élites locales. Après les indépendances, ces dynamiques se sont intensifiées sous l'effet de l'internationalisation des marchés, de l'essor des industries de l'alimentation animale, des réseaux vétérinaires, des médias, du tourisme, des migrations et, plus récemment, des plateformes numériques. Les multinationales du secteur, les campagnes internationales en faveur du bien-être animal, les organisations de protection animale, les influenceurs du *pet parenting* et les réseaux sociaux contribuent désormais à diffuser des modèles de consommation, des pratiques de soin et de nouvelles conceptions de la relation entre humains et animaux. Ces circulations ne véhiculent toutefois pas des modèles culturels achevés ; elles fournissent des répertoires de pratiques et de représentations que les sociétés réinterprètent selon leurs propres logiques sociales. En Asie du Sud-Est, ces modèles sont ainsi sélectionnés, appropriés et recomposés en fonction des structures familiales, des héritages religieux et des économies

¹⁵ Sur le sujet de l'avènement de la culture des animaux de compagnie à l'époque victorienne, voir : Harriet Ritvo, *The Animal Estate : The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1987.

¹⁶ Harriet Ritvo, *The Animal Estate : The English and Other Creatures in the Victorian*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.

¹⁷ Yi-Fu Tuan, *Dominance and Affection : The Making of Pets*, New Haven, Yale University Press, 1984.

¹⁸ James A. Serpell, *In the Company of Animals : A Study of Human-Animal Relationships*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

¹⁹ Sur la globalisation du phénomène de la culture des animaux de compagnie, voir : James A. Serpell, *In the Company of Animals* ; Adrian Franklin, *Animals and Modern Cultures : A Sociology of Human-Animal Relations in Modernity*, Londres, Sage Publications, 1999. Voir aussi : Katherine C. Grier, *Pets in America : A History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006.

morales locales. La mondialisation ne conduit donc pas à une homogénéisation des pratiques, mais à leur reconfiguration, illustrant précisément ce que la théorie des modernités multiples décrit comme la production de formes locales de modernité à partir de références globales.

Lorsque ces circulations s'intensifient à la fin du XX^e siècle, sous l'effet conjoint de l'urbanisation rapide, de la croissance des classes moyennes, de l'ouverture des marchés et de la diffusion des médias numériques, elles rencontrent des sociétés dont les systèmes de parenté, les obligations familiales et les rapports au vivant diffèrent sensiblement de ceux qui avaient favorisé l'émergence de la culture moderne des animaux de compagnie en Europe occidentale et en Amérique du Nord.

L'Asie du Sud-Est possède en effet une longue histoire de relations entre humains et animaux. Des éléphants royaux ou sacrés aux buffles domestiques, des oiseaux chanteurs aux coqs de combat, des poissons d'ornement aux animaux de spectacle, les animaux occupent des fonctions religieuses, économiques, symboliques, esthétiques ou récréatives profondément inscrites dans les sociétés de la région. Ces relations témoignent d'une forte proximité entre humains et animaux, mais elles reposent généralement sur des registres différents de ceux de la culture contemporaine des animaux de compagnie. Les animaux y sont valorisés pour leur rôle rituel, leur utilité, leur prestige ou leurs qualités esthétiques, sans pour autant relever de la logique contemporaine du *pet parenting*. L'enjeu n'est donc pas l'apparition ex nihilo d'une relation affective aux animaux, mais la diffusion d'un modèle particulier de parenté interspécifique, fondé sur l'intégration de l'animal dans la sphère familiale et sur l'extension à celui-ci des pratiques de soin, de consommation et d'investissement affectif qui caractérisent la famille contemporaine.

L'essor rapide des cafés *pet-friendly*, des salons de toilettage, des services vétérinaires spécialisés ou des produits destinés aux animaux dans les métropoles sud-est asiatiques pourrait laisser penser à une simple occidentalisation des pratiques. Cette convergence apparente des formes masque pourtant une diversité des logiques sociales qui les sous-tendent. Les animaux sont-ils investis des mêmes significations que dans les sociétés occidentales ? Leur intégration dans la famille répond-elle aux mêmes transformations sociales et aux mêmes conceptions de l'individu ? Autrement dit, l'adoption visible de pratiques globalisées suffit-elle à expliquer les mutations en cours ?

Pour répondre à ces questions, il convient d'examiner les structures sociales propres à l'Asie du Sud-Est. Car si les pratiques circulent à l'échelle mondiale, elles ne prennent sens qu'à travers les configurations familiales, les obligations de parenté et les économies morales dans lesquelles elles s'insèrent. C'est précisément cette articulation entre circulation globale et réinterprétation locale qui permet de comprendre l'émergence de formes singulières de la culture des animaux de compagnie dans la région.

L'arrivée de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est : un contexte de familiarisme

Lorsque la culture contemporaine des animaux de compagnie se diffuse en Asie du Sud-Est à partir des dernières décennies du XX^e siècle, elle ne rencontre pas un espace social vierge, mais des sociétés déjà engagées dans leurs propres trajectoires de modernisation. Comprendre son appropriation suppose donc de ne pas envisager la région comme suivant *stricto sensu* les trajectoires et le modèle occidentaux, mais comme développant des formes originales de modernité issues de ses propres héritages historiques, sociaux et culturels.

Cette étude s'appuie sur le concept de « modernités multiples » (*multiple modernities*) proposé par le sociologue Shmuel N. Eisenstadt. En rupture avec les théories classiques de la modernisation, Eisenstadt montre que la diffusion mondiale des institutions modernes ne conduit pas à une convergence vers un modèle occidental unique. Les sociétés élaborent au contraire des formes variées de modernité, façonnées par leurs traditions religieuses, leurs structures politiques, leurs institutions et leurs trajectoires historiques propres²⁰. Les pratiques, les institutions et les représentations circulent à l'échelle mondiale, mais elles font systématiquement l'objet de processus de réinterprétation, de sélection et de reconfiguration en fonction des

²⁰ Shmuel N. Eisenstadt, « Multiple Modernities », *Daedalus*, vol. 129, n° 1, 2000, p. 1-29.

logiques culturelles locales²¹. Cette perspective offre un cadre particulièrement pertinent pour analyser la diffusion de la culture des animaux de compagnie. Les pratiques du *pet parenting*, les industries qui les accompagnent ou encore les discours sur le bien-être animal ne sont pas simplement reproduits en Asie du Sud-Est ; ils sont appropriés et recomposés au sein de configurations sociales différentes, où les relations de parenté, les obligations familiales et les formes de solidarité continuent de structurer profondément la vie sociale. La question n'est donc pas de savoir dans quelle mesure la région adopte un modèle occidental, mais comment elle le transforme en l'insérant dans ses propres institutions familiales et ses économies morales.

Cette perspective peut être utilement complétée par les travaux du sociologue sud-coréen Chang Kyung-Sup sur les « modernités comprimées » (*compressed modernity*)²². À partir du cas coréen, Chang montre que les sociétés asiatiques contemporaines connaissent une accélération exceptionnelle des transformations économiques, démographiques et culturelles. Industrialisation, urbanisation, mondialisation, transition démographique et révolution numérique s'y succèdent en quelques décennies seulement, produisant une superposition de temporalités sociales qui coexistent davantage qu'elles ne se remplacent. La modernité n'efface donc pas les institutions antérieures ; elle les recompose sous de nouvelles formes.

Cette double approche est particulièrement féconde pour analyser l'essor de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est. Si les manifestations visibles de la *pet humanization* – alimentation spécialisée, médecine vétérinaire, cafés *pet-friendly*, hôtels, vêtements ou assurances pour animaux – présentent de nombreuses similitudes avec les modèles occidentaux, leur diffusion ne saurait être interprétée comme une simple occidentalisation des modes de vie. Les pratiques circulent à l'échelle mondiale, mais les significations sociales qui leur sont attribuées demeurent profondément ancrées dans les contextes locaux. La culture des animaux de compagnie apparaît ainsi moins comme le produit d'une convergence culturelle que comme l'expression d'une modernité singulière. Les animaux peuvent occuper une place comparable dans la vie quotidienne, tout en répondant à des logiques sociales différentes : en Europe occidentale, leur intégration à la famille s'inscrit dans un contexte de montée de l'individualisme et de privatisation des relations domestiques ; en Asie du Sud-Est, elle se développe au contraire au sein de sociétés où les obligations familiales, les solidarités intergénérationnelles et les réseaux de parenté conservent une forte capacité structurante. La ressemblance des pratiques masque ainsi une diversité des économies morales qui les rendent possibles.

Loin de constituer une modernité inachevée ou un simple emprunt aux modèles occidentaux, la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est reflète une trajectoire propre de modernisation, dans laquelle des pratiques globalisées sont réappropriées et réinterprétées à travers des institutions sociales préexistantes. L'un des traits les plus marquants de cette trajectoire est la persistance du familialisme. Malgré l'urbanisation, le vieillissement démographique et l'essor des classes moyennes, la famille demeure la principale instance d'organisation des solidarités, des obligations et des identités sociales. Comprendre la place croissante des animaux de compagnie dans la région suppose donc d'examiner d'abord cette configuration familiale particulière.

La logique culturelle qui caractérise une grande partie de l'Asie du Sud-Est peut être appréhendée à travers le concept de « familialisme » (*familialism*), largement mobilisé par les chercheurs asiatiques pour analyser les transformations contemporaines de la famille²³. Le familialisme ne désigne pas simplement l'importance accordée à la famille, mais un principe d'organisation sociale selon lequel celle-ci demeure la principale institution de solidarité, de protection et de prise en charge des individus. Dans ces sociétés, les responsabilités liées à l'éducation des enfants, au soutien économique, à l'assistance aux personnes âgées, aux soins quotidiens et, plus largement, au bien-être de chacun reposent prioritairement sur les relations de parenté plutôt que sur le marché ou sur les politiques publiques. La famille constitue ainsi l'unité

²¹ Shmuel N. Eisenstadt, *Comparative Civilizations and Multiple Modernities Part 1*, Leyden, Brill, 2003.

²² Kyung-Sup Chang, *South Korea under Compressed Modernity : Familial Political Economy in Transition*. Londres/New York, Routledge, 2010.

²³ Emiko Ochiai, « Unsustainable Societies : The Failure of Familialism in East Asia's Compressed Modernity », *Historical Social Research*, vol. 36, n° 2, 2011, p. 219-245 ; Hayami, Yoko, Junko Koizumi, Chalidaporn Songsamphan et Ratana Tosakul (dir.), *The Family in Flux in Southeast Asia : Institution, Ideology, Practice*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2012 ; Wei-Jun Jean Yeung, Sonalde Desai et Gavin W. Jones, « Families in Southeast and South Asia », *Annual Review of Sociology*, vol. 44, 2018, p. 469-495.

fondamentale de production, de consommation, de reproduction sociale et de redistribution des ressources, tout en demeurant le principal cadre de définition des obligations morales et des identités individuelles.

Emiko Ochiai montre que ce modèle n'a pas disparu avec la modernisation rapide de l'Asie orientale. Au contraire, les sociétés qu'elle replace dans le cadre des « modernités comprimées » ont connu une industrialisation, une urbanisation et une transition démographique extrêmement rapides sans que les responsabilités familiales soient transférées de manière équivalente vers l'État-providence. Il en résulte une situation paradoxale : alors que les structures économiques, les marchés du travail et les modes de vie se transforment profondément, la famille continue d'assumer l'essentiel des fonctions de protection sociale. Cette persistance du familialisme contribue à expliquer les tensions contemporaines liées au vieillissement démographique, à la baisse de la fécondité et aux nouvelles formes de vie domestique²⁴.

Les travaux consacrés à l'Asie du Sud-Est montrent que, malgré la diversité des contextes nationaux, cette logique demeure largement opératoire. Les solidarités intergénérationnelles, les obligations envers les parents, la cohabitation prolongée des générations ou encore la forte implication de la parenté dans les trajectoires individuelles continuent de structurer les sociétés de la région, même lorsque les ménages deviennent plus petits et que les parcours de vie s'individualisent²⁵. C'est précisément cette persistance du familialisme qui distingue l'émergence de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est de celle observée dans les sociétés occidentales. Les animaux n'y viennent pas remplacer une famille disparue ; ils s'insèrent dans un univers social où les normes familiales demeurent particulièrement fortes.

Les recherches sur les familles d'Asie du Sud-Est démontrent que l'organisation centrée sur la famille persiste comme une caractéristique constitutive de la modernité de la région plutôt que comme une tradition résistant au changement²⁶. Dans les sociétés où prédomine le familialisme, les parcours individuels demeurent étroitement articulés aux responsabilités familiales, qui continuent d'organiser la prise en charge, les solidarités et les attentes tout au long de la vie : les enfants sont censés contribuer aux finances du ménage, les jeunes adultes retardent leur indépendance et leur mariage pour soutenir leurs parents, et les parents âgés anticipent leur prise en charge par leurs enfants, notamment à travers la cohabitation ou l'assistance matérielle. Ces attentes ne relèvent pas uniquement d'un idéal culturel ; elles sont également inscrites dans l'organisation institutionnelle de ces sociétés. Dans des contextes où les dispositifs publics de protection sociale demeurent relativement limités, la famille continue d'assurer l'essentiel des fonctions de soutien économique, de prise en charge des enfants et des personnes âgées, ainsi que de gestion des risques sociaux. Le familialisme apparaît ainsi moins comme un simple système de valeurs que comme un mode d'organisation de la solidarité, dans lequel les responsabilités qui relèvent ailleurs de l'État ou du marché restent largement assumées par les réseaux de parenté.

Les sociétés d'Asie du Sud-Est illustrent ce mode d'organisation familial, avec d'importantes variations entre elles²⁷. Malgré la baisse rapide de la fécondité, le recul de l'âge au mariage et la participation croissante des femmes au marché du travail, les obligations familiales intergénérationnelles demeurent fortes²⁸. La majorité des personnes âgées en Asie du Sud-Est continuent de vivre avec leurs enfants adultes ; ces derniers constituent la principale source de soutien matériel et de soins pour leurs parents vieillissants ; et les jeunes adultes restent généralement au domicile parental ou à proximité bien plus longtemps que leurs homologues occidentaux – non seulement par choix, mais aussi par nécessité économique et par norme sociale²⁹. Des études menées dans toute la région révèlent que même si la taille des ménages diminue et que les familles nucléaires deviennent plus courantes, les liens de parenté élargis et les transferts intergénérationnels restent prévalents, ce qui distingue les modèles familiaux d'Asie du Sud-Est des trajectoires occidentales³⁰. Comme nous l'avons montré précédemment, la persistance de cette organisation familiale ne traduit pas une résistance à la modernité, mais constitue l'une des expressions des modernités multiples qui caractérisent l'Asie du Sud-Est. Elle façonne les marchés du travail, les modèles de logement, les comportements démographiques et les

²⁴ Emiko Ochiai, *op. cit.*

²⁵ Hayami *et al.*, *op. cit.* ; Yeung *et al.*, *op. cit.*

²⁶ Yoko Hayami *et al.*, *op. cit.* ; Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*

²⁷ Yoko Hayami *et al.*, *op. cit.*

²⁸ Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*

²⁹ Gavin W. Jones, « Changing Family Sizes, Structures and Functions in Asia » *Asia-Pacific Population Journal*, 27, n° 1, 2012, p. 83-102.

³⁰ Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*

politiques sociales d'une manière fondamentalement différente des trajectoires occidentales. Pourtant, le familialisme englobe diverses formes familiales qui ont longtemps fait l'objet de débats, de contestations et de négociations plutôt que d'être figées : ce qui apparaît comme « traditionnel » masque souvent d'importantes variations dans la composition des ménages, les modes d'habitation et les pratiques de parenté à travers les pays et les communautés d'Asie du Sud-Est³¹.

Même si le familialisme persiste, les conditions structurelles dans lesquelles il opère ont connu une transformation spectaculaire. Les sociétés d'Asie du Sud-Est ont subi une urbanisation rapide, une hausse du niveau d'instruction, une intégration aux marchés du travail mondiaux et un développement économique important, le tout dans des délais remarquablement courts³². L'âge du mariage a considérablement augmenté dans toute la région : en Indonésie, l'âge moyen du mariage pour les femmes est passé de 19,3 ans en 1971 à 22 ans en 2025, tandis qu'en Malaisie, il est passé de 22,1 ans en 1970 à 27 ans récemment. Le Myanmar a connu une hausse similaire, passant de 21,3 ans en 1973 à 24 ans en 2025, et Singapour de 24,2 ans en 1970 à 29,6 ans en 2024³³.

Les taux de fécondité sont passés en dessous ou à proximité du seuil de remplacement : à Singapour, l'indice synthétique de fécondité a chuté de façon spectaculaire, passant de 3,1 en 1970 à 0,87 enfant par femme, récemment ; en Thaïlande, il est passé de 5,6 à 1,21 ; en Indonésie, de 5,5 à 2,1 ; et en Malaisie, de 4,9 à 1,6 au cours de la même période³⁴. Ces évolutions démographiques reflètent des transformations plus profondes dans le parcours de vie des jeunes d'Asie du Sud-Est, particulièrement en milieu urbain.



Photo 2 – Exposition canine à Chiang Mai, Thaïlande, 2016.

Source : Pana Kantha.

³¹ Yoko Hayami *et al.*, *op. cit.*

³² Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*

³³ Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*, Table 2.

³⁴ *Ibid.*

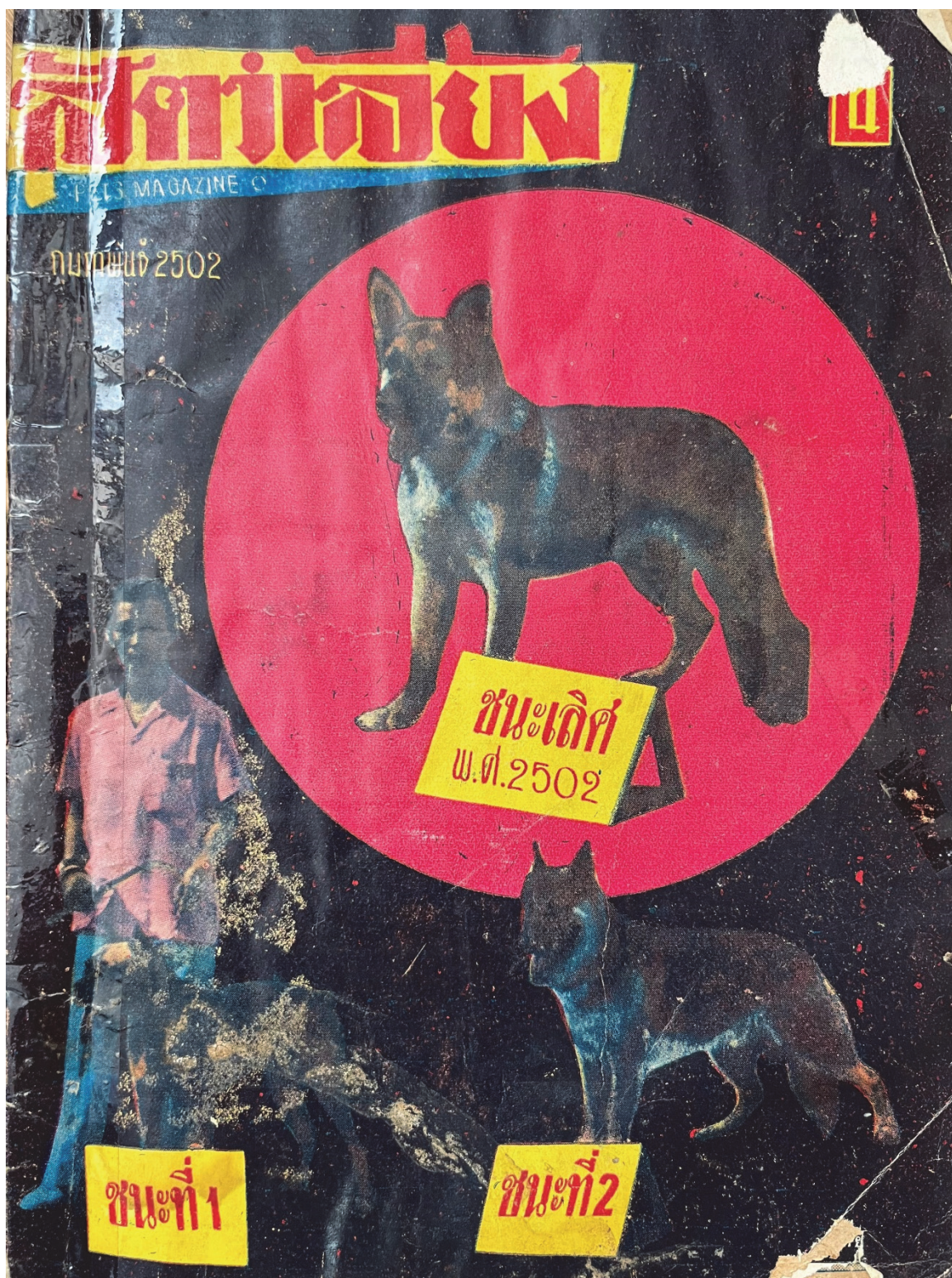


Photo 3 – Couverture du magazine Pets, février 1959, Bangkok, Thaïlande.

Source : Pana Kantha.

Les jeunes actifs de toute la région sont confrontés à d'importants défis économiques qui accentuent ces changements démographiques. La hausse des prix du logement dans les grandes agglomérations rend de plus en plus difficile l'accès à un logement indépendant pour les jeunes adultes, les obligeant à épargner pendant de longues périodes et nécessitant souvent le soutien financier de leurs parents³⁵. L'enseignement supérieur

³⁵ Gavin W. Jones, 2012, *op. cit.*

s'est rapidement développé, mais exige un investissement familial considérable, et les taux d'inscription augmentent de façon spectaculaire, tandis que les coûts augmentent également³⁶. L'emploi est devenu plus précaire, avec un nombre croissant de jeunes travailleurs occupant des emplois temporaires, contractuels ou relevant de l'économie collaborative, qui offrent une sécurité d'emploi limitée³⁷. Ces pressions économiques contribuent à un mariage plus tardif et à une cohabitation prolongée chez les parents – des tendances observées dans les principales villes d'Asie du Sud-Est, de Bangkok à Hô Chi Minh-Ville en passant par Singapour, où les jeunes adultes restent souvent chez leurs parents jusqu'à un âge avancé, non seulement par choix culturel, mais aussi par nécessité économique³⁸.

Pourtant, ces changements structurels s'opèrent au sein de sociétés où la formation de la famille et les obligations intergénérationnelles conservent une forte influence normative³⁹. Le mariage, la procréation et la prise en charge des parents vieillissants ne relèvent pas de simples préférences personnelles, mais d'attentes sociales – des devoirs qui définissent une vie adulte considérée comme 'respectable'. Dans les sociétés relevant du familialisme, le parcours de vie individuel prend tout son sens à travers les rôles familiaux ; les écarts par rapport aux modèles familiaux attendus – rester célibataire, sans enfant ou privilégier la carrière à la famille – suscitent souvent des interrogations ou des pressions sociales. L'injonction de fonder une famille et de remplir ses obligations persiste, même si les conditions permettant la formation de la famille traditionnelle deviennent plus difficiles à réunir.

Dans ce contexte, la culture des animaux de compagnie apparaît et se diffuse à un rythme particulièrement rapide en Asie du Sud-Est. Les évolutions statistiques mentionnées précédemment – l'augmentation de 63 % du nombre de chiens enregistrés à Singapour entre 2019 et 2023 (passant d'environ 70 000 à 114 000 animaux enregistrés), la progression du taux de possession de chiens en Thaïlande, passé de 11 % des foyers en 2016 à 20 % en 2020, ainsi que la croissance soutenue du marché de l'alimentation pour animaux de compagnie au Vietnam, estimée à 9,4 % par an entre 2024 et 2029 – témoignent de l'ampleur de cette transformation. Ces évolutions ne traduisent pas seulement une augmentation de la consommation de biens et services liés aux animaux ; elles révèlent également l'émergence de nouvelles pratiques d'attachement, de soin et d'organisation de la vie domestique. Dans des sociétés confrontées à des transformations démographiques, urbaines et familiales rapides, la possession d'un animal de compagnie semble offrir de nouvelles modalités d'investissement affectif et de responsabilité, venant compléter – plutôt que remplacer – les formes traditionnelles de solidarité familiale.

De nouveaux modèles relationnels humains-animaux de compagnie

Cette adoption concerne principalement les jeunes actifs urbains – précisément ceux qui subissent les plus fortes tensions entre les valeurs familiales persistantes et les transformations structurelles. La possession d'animaux de compagnie se concentre dans les centres urbains où le coût du logement est le plus élevé, l'âge du mariage le plus tardif et la formation de la famille traditionnelle la plus difficile. Le langage employé pour désigner les animaux de compagnie mobilise explicitement le registre de la parenté et du familialisme. Dans toute l'Asie du Sud-Est, les animaux sont fréquemment qualifiés d'« enfants » (*surrogate children*), tandis que leurs propriétaires se présentent comme des « parents » (*pet parents*), voire des « pères » et « mères » de leurs compagnons. Les soins qui leur sont prodigués sont décrits à travers un vocabulaire de la responsabilité, de l'attention (*care*) et de l'obligation, traditionnellement réservé aux relations familiales. Cette évolution est perceptible dans plusieurs langues de la région. En thaï, les propriétaires désignent volontiers leur chien ou leur chat comme leur ลูก (*lûuk*, « enfant »), tandis qu'ils se présentent eux-mêmes comme พ่อ (*phô*, « père ») ou แม่ (*mê*, « mère »). Les expressions พ่อหมา (*phô mǎa*, « papa du chien »), แม่แมว (*mê mǎeo*, « maman du chat ») ou encore ทาสแมว (*thât mǎeo*, littéralement et avec humour « esclave des chats »), très populaires sur

³⁶ Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*, Table 1.

³⁷ Sukti Dasgupta and Sher Singh Verick (dir.), *Transformation of Women at Work in Asia : An Unfinished Development Agenda*, New Delhi, Sage, 2016 ; concernant les conditions du marché du travail, voir Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*, p. 477-478.

³⁸ Gavin W. Jones, 2012, *op. cit.* ; Wei-Jun Jean Yeung *et al.* (2018, p. 478-479) soulignent que la cohabitation au sein de ménages élargis répond à la fois à des nécessités économiques et à des attentes normatives dans les contextes d'Asie du Sud-Est.

³⁹ Yoko Hayami *et al.*, *op. cit.* ; Wei-Jun Jean Yeung *et al.*, *op. cit.*

les réseaux sociaux, témoignent de l'intensité du lien affectif, tout en jouant avec les codes de la parenté. En vietnamien, les propriétaires utilisent fréquemment les termes *ba* et *mẹ* (« père », « mère ») pour se désigner, tandis que les animaux sont appelés *con* (enfant), terme également employé pour les enfants humains. En indonésien et en malais, les expressions *anak bulu* (« enfant à poils ») ou *anabul* – contraction devenue extrêmement populaire de *anak* (« enfant ») et *bulu* (« poils ») – illustrent la même extension du vocabulaire de la filiation aux animaux domestiques. Aux Philippines, l'expression anglaise *fur baby*, ainsi que les termes *fur mom* et *fur dad*, sont largement diffusés dans les médias, le commerce et les réseaux sociaux.



Photo 4 – Entrée du « Pet Park » de Go Park, Sai Sha, Sai Kung North, Hong Kong, juin 2025.

Source : Littootze 622 Miammoel, Wikimedia Commons, CC0 1.0. More details here:

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:HK_SKD_%E8%A5%BF%E8%B2%A2%E5%8C%97_Sai_Kung_North_%E6%B5%B7%E6%98%A0%E8%B7%AF_Hoi_Ying_Road_%E8%A5%BF%E6%B2%99_Go_Park_Sai_Sha_roof_top_%E5%AF%B5%E7%89%A9%E5%85%AC%E5%9C%92_Pet_Garden_June_2025_R12S_03.jpg

Cette terminologie ne relève pas d'un simple effet de mode lexical. Elle traduit une requalification symbolique de la relation humain-animal en mobilisant les catégories les plus valorisées des sociétés familialistes : celles de la parenté, de la responsabilité intergénérationnelle et du soin. Les animaux ne sont plus seulement des compagnons ; ils sont progressivement intégrés dans un univers relationnel organisé autour des obligations familiales.

Que peut apporter la culture des animaux de compagnie dans ces contextes ? Les animaux de compagnie offrent la possibilité de nouer des relations d'attention et de soin sans exiger mariage, enfants ou foyers multigénérationnels. Ils procurent une intimité émotionnelle et des routines quotidiennes structurées autour des besoins d'un autre être vivant. Ils créent un contexte propice à l'épanouissement à un coût bien moindre que l'éducation des enfants, sans nécessiter de partenaire, de logement ou de sécurité financière, contrairement à la formation d'une famille traditionnelle. Surtout, l'adoption d'un animal de compagnie est immédiate et individuelle, sans autorisation parentale ni partenaire, sans attendre une stabilité financière qui pourrait ne jamais se concrétiser.



สุนัขพันธุ์ต่าง ๆ กำลังเข้าขบวนเดินพาเรด

งานประกวดสุนัขและแมว ที่สวนสัตว์ดุสิต

๒๕ มกราคม ๒๕๐๒

● รายงานโดย “แฟนสุนัข”

งานประกวดสุนัขและแมวที่องค์การสวนสัตว์ฯ และสมาคมส่งเสริม
การเลี้ยงสุนัขจัดมาเป็นปีที่ ๔ ได้กลับมาจัดขึ้นอีกครั้งหลังจากที่ทรุดโทรม
ไปสองปี งานประกวดครั้งนี้มีการประกวดสุนัขและแมวหลายสายพันธุ์ของทุกปี

Photo 5 – Exposition canine et féline au zoo de Dusit, Bangkok, Thaïlande, 25 janvier 1959.

Reproduite dans Pets, février 1959.

Source : Pana Kantha.

Comprendre le rôle des animaux de compagnie nécessite de s'intéresser aux pratiques – à ce que les gens font réellement – plutôt qu'aux seules conditions structurelles. En Asie du Sud-Est, la possession d'animaux de compagnie prend de multiples formes : certains jeunes actifs adoptent des animaux tout en cherchant activement un conjoint, d'autres les intègrent à leur famille comme des membres à part entière, et d'autres encore les accueillent dans des foyers multigénérationnels où ils font l'objet de soins partagés. Le

rôle des animaux de compagnie, qu'ils soient principalement intégrés aux structures familiales existantes, qu'ils les complètent lors de périodes de formation familiale tardive, ou qu'ils constituent des alternatives lorsque la formation d'une famille traditionnelle s'avère impossible, varie selon les individus et les circonstances. Ceci reflète des tendances plus larges dans l'histoire familiale de l'Asie du Sud-Est, où les formes familiales ont toujours été négociées à travers diverses pratiques⁴⁰.

Il est important de souligner que l'essor de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est ne s'effectue généralement pas contre le familialisme, mais à l'intérieur de celui-ci. Les animaux ne remplacent pas la famille ; ils sont le plus souvent intégrés à des structures familiales qui demeurent fortement organisées autour des solidarités intergénérationnelles. Dans les foyers multigénérationnels, leur prise en charge est fréquemment partagée entre plusieurs membres de la famille, faisant des soins aux animaux une responsabilité collective plutôt qu'individuelle. La conception des animaux comme des « enfants » ou des « membres de la famille » ne traduit donc pas un rejet des valeurs familiales, mais leur extension à de nouveaux objets de soin. La *pet humanization* apparaît ainsi moins comme le symptôme d'une individualisation que comme une recomposition du familialisme, permettant aux normes de responsabilité, d'affection et de solidarité familiale de s'exprimer dans un contexte marqué par la baisse de la fécondité et les transformations des parcours de vie.

Les familles avec animaux de compagnie et la politique de l'espace partagé

L'adoption rapide de la culture des animaux de compagnie engendre des tensions de plus en plus visibles dans les espaces urbains d'Asie du Sud-Est. Ces tensions ne traduisent pas uniquement des désaccords sur la présence des animaux dans les immeubles, les parcs ou les transports ; elles révèlent des économies morales concurrentes, c'est-à-dire des conceptions différentes de ce qui constitue un usage légitime des ressources, du soin et des responsabilités familiales. Initialement développé par E. P. Thompson puis James C. Scott pour analyser les normes de justice qui sous-tendent les relations économiques⁴¹, le concept d'« économie morale » a été élargi par Andrew Sayer, qui le définit comme l'ensemble des valeurs et des jugements moraux orientant les pratiques économiques et l'allocation des ressources⁴². Les décisions relatives aux dépenses, au logement ou au partage du temps ne relèvent jamais uniquement d'un calcul rationnel ; elles expriment également des conceptions de ce qui est juste, souhaitable ou moralement légitime.

La culture des animaux de compagnie offre un terrain privilégié pour observer ces économies morales en concurrence. Pour certains, les ressources du ménage doivent prioritairement être consacrées aux enfants, aux parents âgés ou aux autres obligations de parenté ; investir massivement dans un animal peut alors apparaître comme un détournement des devoirs familiaux. Pour d'autres, les animaux, désormais considérés comme des membres de la famille, sont eux aussi des destinataires légitimes du soin, du temps, des dépenses et de l'attention. Les controverses relatives aux animaux dans les copropriétés, les espaces publics ou les politiques urbaines traduisent ainsi moins un conflit entre propriétaires et non-propriétaires qu'une confrontation entre deux économies morales de la famille, qui diffèrent quant à la définition des personnes envers lesquelles s'exercent les obligations de soin et à la manière dont les ressources familiales doivent être réparties.

Il ne s'agit pas simplement de préférences de style de vie, mais de questions fondamentales sur la manière dont les ressources rares – argent, temps, attention, espace – doivent être allouées lorsque différentes conceptions de la famille légitime coexistent. La conceptualisation des animaux de compagnie comme membres de la famille – l'utilisation des termes « parent » et « enfant », la célébration des anniversaires des animaux, le partage de photos d'animaux comme photos de famille, les funérailles des animaux, voire le deuil – soulève des questions sur ce qui constitue une famille légitime dans l'Asie du Sud-Est contemporaine. Pour

⁴⁰ Yoko Hayami *et al.*, *op. cit.*

⁴¹ James C. Scott, *The Moral Economy of the Peasant : Rebellion and Subsistence in Southeast Asia*, New Haven, Yale University Press, 1976 ; E. P. Thompson, « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century », *Past and Present*, vol. 50, n° 1, 1971, p. 76-136.

⁴² Andrew Sayer, « Moral Economy », publié par le Département de Sociologie, Lancaster, Lancaster University, 2004.

ceux qui ont fondé une famille par le mariage et la procréation, la parentalité animale peut remettre en question les hiérarchies morales traditionnelles qui privilégient les obligations familiales humaines par-dessus tout.

Ces adaptations révèlent comment la transformation de l'économie morale génère de nouvelles formes d'activité économique qui intègrent de plus en plus la légitimité des familles d'animaux de compagnie au sein de structures professionnelles et marchandes reconnues. La croissance des industries des soins aux animaux de compagnie – services vétérinaires, assurances et services spécialisés – transforme progressivement le bien-être animal, d'une préoccupation privée à un domaine professionnel légitime. Les plateformes numériques soutiennent davantage cette transformation en créant des communautés virtuelles où les familles d'animaux de compagnie élaborent des normes informelles de possession responsable, servant de points de référence pour une acceptation sociale plus large. Ces évolutions suggèrent comment les sociétés peuvent activement construire de nouveaux cadres d'organisation des soins et de l'allocation des ressources tout en préservant les valeurs familiales fondamentales.

Le dévouement croissant envers les animaux de compagnie – alimentation premium, médecine vétérinaire spécialisée, toilettage, assurances, pensions, gardiennage, technologies connectées ou encore services funéraires – traduit une extension des ressources matérielles et affectives consacrées aux relations de soin. Cette évolution interroge les critères selon lesquels les ressources matérielles et affectives consacrées aux relations de soin doivent être réparties et les destinataires jugés moralement légitimes. Dans des sociétés où les obligations envers les enfants, les parents âgés ou la parenté constituent traditionnellement la priorité, consacrer une part importante du budget familial, du temps ou de l'attention à un animal peut être perçu comme une remise en question de l'ordre moral des responsabilités.

Les controverses autour de la place des animaux dans les copropriétés, les transports ou les espaces publics donnent une expression concrète à ces économies morales concurrentes. Les débats relatifs à l'accès des animaux aux ascenseurs, aux parcs ou aux parties communes ne portent pas uniquement sur des questions d'hygiène, de bruit ou de sécurité. Ils mettent en jeu des conceptions divergentes de ce qui mérite protection, accommodation et reconnaissance dans l'espace collectif. Pour certains, les animaux demeurent extérieurs au cercle des obligations familiales et leurs intérêts doivent s'effacer devant ceux des personnes. Pour d'autres, les animaux, désormais considérés comme des membres de la famille, sont également des bénéficiaires légitimes des ressources, des aménagements et des droits d'usage des espaces partagés. Ces controverses révèlent ainsi moins un conflit entre propriétaires et non-propriétaires qu'une négociation permanente des frontières de la famille et de l'économie morale du soin.

Ces tensions engendrent également une adaptation institutionnelle qui dépasse le conflit à somme nulle pour aboutir à une prise en compte créative de la diversité des formes familiales. La levée par Singapour de l'interdiction des chats dans les logements sociaux, mentionnée précédemment, illustre comment des négociations morales soutenues peuvent se traduire par une transformation des politiques publiques qui légitime les familles avec animaux de compagnie au sein des structures étatiques. De tels changements politiques nécessitent de nouveaux cadres réglementaires qui concilient les revendications concurrentes tout en reconnaissant les préoccupations des familles traditionnelles et les besoins légitimes des familles avec animaux de compagnie en matière d'intégration sociale. Les cadres juridiques encadrant le bien-être animal participent également à cette recomposition des économies morales. En Thaïlande, l'adoption du *Prevention of Cruelty to Animals and Provision of Animal Welfare Act* en 2014 est l'aboutissement de plus d'une décennie de plaidoyer mené par des organisations telles que la Soi Dog Foundation, la Thai Society for the Prevention of Cruelty to Animals, la Thai Animal Guardians Association ou encore l'Animal Activist Alliance of Thailand, qui fédérait une trentaine d'associations de protection animale. À travers des campagnes de sensibilisation, des pétitions, des manifestations et un travail de lobbying auprès des parlementaires, ces organisations ont contribué à faire reconnaître le bien-être animal comme un enjeu d'intérêt public plutôt que comme une affaire relevant exclusivement de la sphère privée.

L'adoption de cadres juridiques et de dispositifs d'application traduit ainsi un déplacement de l'économie morale : les animaux deviennent progressivement des destinataires légitimes du soin, de la protection et des ressources publiques. En consacrant des obligations positives envers les animaux et en mobilisant des moyens administratifs, judiciaires et financiers pour en assurer le respect, l'État élargit le cercle des relations considérées comme dignes d'une reconnaissance institutionnelle. Cette évolution

témoigne de l'intégration progressive de nouvelles formes de vie familiale dans l'action publique. Elle montre que les transformations de l'économie morale ne se limitent pas aux représentations ou aux pratiques quotidiennes, mais s'inscrivent également dans le droit et les politiques publiques, qui redéfinissent les frontières du soin légitime et les bénéficiaires des ressources collectives.

Le développement d'infrastructures spécialisées – des parcs animaliers dédiés aux espaces commerciaux accueillants pour les animaux – illustre l'institutionnalisation spatiale de ce nouveau compromis moral, en créant des environnements différenciés où différentes conceptions de la famille peuvent coexister sans confrontation permanente. Comme l'évoquent les parcs pour animaux de compagnie développés à Hong Kong, ces espaces reconnaissent la légitimité des familles avec animaux tout en limitant leur présence dans les espaces partagés avec les personnes qui ne possèdent pas d'animaux. Ils constituent également un moteur économique majeur. En Thaïlande, par exemple, où la population d'animaux de compagnie est estimée à plus de 5,3 millions en 2025 (sur 71,5 millions d'habitants), le marché de la *pet economy* connaît une croissance annuelle à deux chiffres, avec une valeur domestique qui devrait dépasser 100 milliards de baht en 2026 (plus de 3 milliards \$ US)⁴³. Cette expansion commerciale accompagne une transformation des modes de vie urbains. Les cafés accueillant les animaux, les hôtels *pet-friendly*, les centres commerciaux intégrant des espaces dédiés, les services de garde, de transport, de toilettage ou encore les cliniques vétérinaires spécialisées répondent à une demande croissante de consommateurs qui ne recherchent plus uniquement des produits pour leurs animaux, mais des services permettant de les intégrer pleinement dans leur quotidien familial. En Thaïlande, cette évolution est particulièrement visible : les dépenses annuelles des propriétaires pratiquant la « *pet humanization* » atteignent en moyenne environ 50 500 baht (1 520 \$ US) par animal, contre 7 910 baht (238 \$ US) pour les propriétaires ayant une relation plus traditionnelle avec leur animal⁴⁴.

Cette dynamique commerciale est indissociable des transformations démographiques contemporaines. Depuis 2020, la Thaïlande connaît un déclin naturel de sa population, les décès dépassant désormais les naissances ; au premier trimestre 2025, moins de 100 000 naissances ont été enregistrées pour environ 147 000 décès. Dans ce contexte, une enquête indique que près de 49 % des Thaïlandais interrogés préfèrent adopter un animal plutôt que d'avoir un enfant⁴⁵. Le développement des infrastructures dédiées aux animaux ne répond donc pas seulement à une évolution culturelle ou affective : il accompagne une recomposition démographique profonde, dans laquelle les animaux deviennent des supports d'investissement émotionnel et économique au sein de ménages plus petits, plus urbains et confrontés à de nouvelles contraintes familiales.

L'émergence de secteurs de services spécialisés révèle comment cette transformation génère de nouvelles formes d'activité économique qui institutionnalisent les soins aux animaux de compagnie comme une dépense légitime. Alors que, dans les conceptions plus traditionnelles de la relation humain-animal, les soins relevaient principalement des ressources disponibles du foyer ou d'une attention quotidienne non spécialisée, la *pet humanization* transforme progressivement ces pratiques en un ensemble de prestations professionnelles nécessitant des compétences, des infrastructures et des investissements spécifiques. Les services professionnels de promenade de chiens, les garderies pour animaux (*pet daycare*), les pensions, les salons de toilettage haut de gamme et les cliniques vétérinaires spécialisées présentent désormais le bien-être animal comme un domaine d'expertise comparable à d'autres secteurs du *care*. En Thaïlande, l'essor des hôpitaux vétérinaires spécialisés, notamment dans les grandes métropoles comme Bangkok, témoigne de cette évolution : certains établissements proposent aujourd'hui des services de médecine préventive avancée, d'imagerie médicale, de chirurgie spécialisée, de rééducation, voire des traitements inspirés de la médecine traditionnelle chinoise vétérinaire⁴⁶.

Le développement des assurances pour animaux illustre également cette institutionnalisation économique et morale du soin. Encore émergent en Asie du Sud-Est, ce secteur transforme progressivement les dépenses vétérinaires imprévues en un risque financier anticipé, comparable à la logique assurantielle

⁴³ « Dogs and cats dominate Thailand's pet scene of over 5.3 millions pets nationwide », *The Nation Thailand*, 2025 ; « Healthspan for Pets : The New Trend Reshaping the FMCG Landscaper », *The Nation Thailand*, 2026.

⁴⁴ « Pet Humanization : A Billion-Baht Growth Drives Thailand's Pet Market », *Money & Banking Magazine*, 2025.

⁴⁵ Jeff Tomas, « Thailand is Rapidly Evolving into a Pet-Friendly Nation », *Chiang Rai Times* ; Nongluck Ajanapanya, *op. cit.*

⁴⁶ Jeff Tomas, « Doctors Using Traditional Chinese Veterinary Medicine to Help Pets », *Chiang Rai Times*, 2026 ; « Pet Expo Thailand 2026 Showcases Cutting-Edge Pet Longevity Innovations », *Thailand Exhibition*, 2026.

appliquée aux membres humains du foyer. En Thaïlande, où la pénétration de l'assurance animale demeure encore faible (environ 9 % selon certaines estimations), le potentiel de croissance est considéré comme important, notamment auprès des jeunes générations urbaines qui envisagent leurs animaux comme des membres à part entière de la famille et souhaitent garantir leur accès à des soins de qualité⁴⁷.

Cette évolution est particulièrement visible dans les grandes villes d'Asie du Sud-Est où se développent des écosystèmes complets de services : à Bangkok, les propriétaires peuvent désormais recourir à des hôpitaux vétérinaires ouverts 24 heures sur 24, des services de transport spécialisés, des hôtels pour animaux, des cafés *pet-friendly* ou encore des plateformes numériques facilitant la réservation de soins et de services. À Singapour, l'essor des services de garde, de toilettage et de soins vétérinaires accompagne également la reconnaissance croissante des animaux comme membres du foyer, tandis que les politiques publiques commencent à intégrer ces nouvelles pratiques dans la gestion urbaine.

Ces industries ne se contentent donc pas de répondre à une demande préexistante : elles participent activement à la construction sociale de cette demande. En transformant le bien-être animal en une responsabilité nécessitant une expertise professionnelle, des normes de qualité et des investissements financiers, elles contribuent à légitimer moralement les familles avec animaux de compagnie. La professionnalisation des soins opère ainsi un déplacement majeur dans l'économie morale : prendre soin d'un animal n'est plus seulement une préférence privée ou une dépense affective, mais devient une obligation socialement reconnue, soutenue par des marchés, des professions et des institutions spécialisées. La *pet economy* apparaît dès lors comme un espace où se rencontrent transformations culturelles, dynamiques démographiques et recompositions économiques. En institutionnalisant les pratiques de soin envers les animaux, ces nouveaux secteurs contribuent à redéfinir les frontières du *care* et à élargir progressivement la catégorie des êtres considérés comme dignes d'une attention familiale et sociale.

Ces nouvelles adaptations spatiales ne constituent pas seulement une segmentation commerciale répondant à l'émergence d'un nouveau marché. Elles témoignent également d'une transformation plus profonde des normes sociales, en inscrivant matériellement dans la ville la reconnaissance progressive des animaux de compagnie comme des membres légitimes des foyers contemporains. Les condominiums *pet-friendly*, les espaces commerciaux accueillant les animaux, les parcs dédiés ou encore les infrastructures de loisirs spécialisées ne sont pas uniquement des équipements pratiques : ils créent des environnements dans lesquels les familles avec animaux peuvent participer pleinement à la vie urbaine sans que leur présence soit constamment perçue comme une exception ou une source de conflit.

Cette évolution ne signifie pas la disparition des cadres familiaux traditionnels ni l'imposition d'un nouveau modèle unique de relation humain-animal. Elle révèle plutôt une stratégie de coexistence entre plusieurs économies morales du soin. En créant des espaces spécifiques où les animaux sont acceptés, les sociétés urbaines reconnaissent la légitimité de ces nouvelles formes familiales tout en limitant les tensions avec les habitants qui ne partagent pas ces pratiques ou qui continuent à privilégier une conception plus restrictive des espaces communs. La différenciation spatiale devient ainsi un mécanisme de négociation sociale : elle permet d'intégrer progressivement les familles avec animaux dans l'ordre urbain sans exiger une transformation immédiate de toutes les normes collectives. L'architecture, l'immobilier et les politiques urbaines deviennent alors des lieux où se matérialisent les recompositions contemporaines de la famille, en offrant une réponse institutionnelle aux tensions entre différentes conceptions de la vie domestique, du soin et de l'utilisation légitime des ressources collectives.

Loin de représenter un bouleversement total des économies morales traditionnelles, la culture des animaux de compagnie révèle surtout la capacité des sociétés d'Asie du Sud-Est à produire des formes d'ajustement institutionnel face à de nouvelles pratiques sociales. L'émergence d'espaces différenciés, de réglementations spécifiques et de marchés spécialisés ne traduit pas l'effacement des valeurs familiales existantes, mais leur recomposition dans un contexte de transformation démographique, urbaine et économique. Les animaux de compagnie deviennent ainsi un révélateur des processus par lesquels les sociétés redéfinissent progressivement les frontières du soin, de la responsabilité et de l'appartenance familiale.

⁴⁷ « Pet Humanization : A trillion baht push for the Thai pet market to continue to grow », Money and banking online, 10 septembre 2025.

Cette évolution confirme l'intérêt du cadre des modernités multiples développé par Shmuel Eisenstadt : la modernité ne constitue pas un modèle universel conduisant nécessairement à une individualisation progressive et à l'abandon des institutions antérieures, mais un processus de réinterprétation sélective au sein duquel chaque société articule innovations contemporaines et héritages sociaux propres. La notion de « modernité compressée » proposée par Chang Kyung-Sup permet de compléter cette approche en soulignant la temporalité particulière de certaines trajectoires asiatiques : des transformations majeures – industrialisation, urbanisation, montée de la consommation, transition démographique et diversification des formes familiales – peuvent s'y produire sur une période très courte, sans entraîner automatiquement la disparition des institutions sociales préexistantes. Bien que développée principalement à partir des trajectoires est-asiatiques, la notion de modernité compressée offre ainsi un cadre comparatif fécond pour analyser certaines dynamiques observables en Asie du Sud-Est, où des transformations démographiques, économiques et urbaines rapides se combinent avec la persistance d'institutions familiales fortes.

La culture des animaux de compagnie illustre précisément cette double dynamique. Elle émerge dans des sociétés où le familialisme demeure un principe structurant de l'organisation sociale, mais où les conditions matérielles de reproduction de la famille traditionnelle se transforment rapidement : baisse de la fécondité, vieillissement démographique, augmentation des ménages individuels, urbanisation et report du mariage. Les animaux de compagnie ne constituent donc pas simplement un substitut aux relations familiales existantes ; ils représentent une nouvelle modalité d'investissement affectif et de pratique du soin, rendue possible par les conditions sociales produites par cette modernité accélérée.



Cette étude a mis en évidence l'essor rapide de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est à travers le prisme des « multiples modernités », en montrant comment les pratiques associées à la possession d'animaux de compagnie se transforment lorsqu'elles rencontrent des structures sociales, des valeurs familiales et des trajectoires historiques différentes. Contrairement aux contextes occidentaux où la culture moderne des animaux de compagnie s'est développée parallèlement à l'émergence du foyer nucléaire, à l'individualisation et à la privatisation des relations affectives, les sociétés d'Asie du Sud-Est demeurent largement marquées par des orientations familialistes, dans lesquelles les obligations intergénérationnelles, les solidarités domestiques et les relations de soin continuent d'occuper une place centrale. L'adoption des animaux de compagnie ne constitue donc pas une simple imitation d'un modèle occidental, mais un processus d'appropriation et de recomposition inscrit dans des transformations sociales locales.

Dans ces contextes, posséder un animal de compagnie ne relève pas uniquement d'un choix de style de vie individuel. Cette pratique constitue plutôt une nouvelle modalité d'investissement affectif et de soin, qui s'inscrit dans des transformations plus larges des trajectoires familiales contemporaines : report du mariage, diminution de la fécondité, urbanisation, évolution des aspirations individuelles et diversification progressive des formes de vie familiale. Les animaux de compagnie ne remplacent pas simplement les relations familiales traditionnelles ; ils participent à l'élargissement des espaces dans lesquels s'expriment aujourd'hui l'attachement, la responsabilité et les obligations de soin. Si certains propriétaires décrivent leurs animaux comme des « enfants » ou des « enfants de substitution » (*surrogate children*), cette terminologie ne doit pas être comprise comme un remplacement mécanique de la parentalité humaine. Elle révèle plutôt l'extension du vocabulaire familial à de nouvelles relations affectives et la reconnaissance croissante d'êtres non humains comme participants légitimes aux univers domestiques contemporains.

Cette évolution doit également être replacée dans un mouvement plus large de diversification des formes familiales en Asie du Sud-Est. L'évolution des normes matrimoniales, le recul du mariage précoce, l'augmentation des ménages composés d'une seule personne, mais aussi la reconnaissance progressive de nouvelles configurations conjugales – comme l'illustrent les évolutions récentes concernant les unions entre personnes de même sexe dans plusieurs pays de la région (Taïwan, Thaïlande) – témoignent d'une redéfinition progressive des frontières de la famille légitime. Les animaux de compagnie ne sauraient être réduits à une alternative à la famille humaine ; ils participent plutôt à un processus plus large de pluralisation des formes d'attachement, de parenté et de responsabilité.

L'adoption rapide de la culture des animaux de compagnie engendre toutefois d'importantes tensions dans les espaces urbains d'Asie du Sud-Est. Ces conflits, visibles dans les règlements de copropriété, les débats sur l'accès aux espaces publics ou les discussions autour des dépenses consacrées aux animaux, révèlent la coexistence de plusieurs « économies morales ». Les cadres moraux traditionnels continuent souvent d'accorder une priorité aux obligations envers les membres humains de la famille et peuvent percevoir certains investissements consacrés aux animaux comme excessifs ou comme une mauvaise allocation des ressources domestiques. À l'inverse, une économie morale émergente de la relation aux animaux considère désormais le bien-être animal comme une responsabilité légitime, comparable à d'autres formes de soin familial. Ces tensions ne relèvent donc pas seulement de désaccords pratiques sur l'usage des espaces ou des ressources : elles expriment des conceptions concurrentes de la famille, de la responsabilité et de l'appartenance sociale. Cependant, ces conflits ne conduisent pas nécessairement à une opposition durable entre anciens et nouveaux modèles familiaux. Ils favorisent également des processus d'adaptation institutionnelle qui témoignent de la capacité des sociétés sud-est asiatiques à intégrer de nouvelles formes de relations de soin. Les réformes réglementaires, comme l'évolution des politiques urbaines à Singapour ou l'encadrement progressif de la présence animale à Bangkok, l'apparition d'infrastructures spécialisées, le développement d'espaces commerciaux *pet-friendly* et la professionnalisation des services vétérinaires montrent que la légitimité sociale des familles avec animaux de compagnie est progressivement reconnue. Ces transformations ne signifient pas l'effacement des valeurs familiales existantes ; elles illustrent au contraire leur recomposition dans de nouveaux environnements économiques, urbains et démographiques.

La notion de « modernité compressée » offre ici un cadre comparatif fécond pour analyser certaines dynamiques observables en Asie du Sud-Est, où des transformations démographiques, économiques et urbaines rapides se combinent avec la persistance d'institutions familiales fortes. Dans ces contextes, plusieurs changements qui se sont déroulés progressivement sur plusieurs générations en Europe et en Amérique du Nord se produisent de manière beaucoup plus rapide et simultanée. La culture des animaux de compagnie apparaît ainsi comme l'un des espaces où ces transformations condensées deviennent visibles : elle articule des aspirations nouvelles à l'autonomie affective avec la permanence de valeurs familiales centrées sur le soin et la responsabilité. Loin de représenter une simple occidentalisation des pratiques familiales, la culture des animaux de compagnie révèle ainsi la capacité des sociétés d'Asie du Sud-Est à produire leurs propres formes de modernité. Elle ne correspond ni à l'abandon du familialisme ni à l'adoption complète d'un modèle individualiste, mais à une recomposition des relations entre humains, animaux, espaces urbains et institutions. À travers le développement de nouvelles économies du soin, de nouveaux cadres réglementaires et de nouvelles pratiques domestiques, les animaux de compagnie deviennent un observatoire privilégié des transformations contemporaines de la famille. Leur intégration progressive dans les foyers et les villes montre comment les sociétés sud-est asiatiques négocient, de manière créative, la coexistence de plusieurs visions du lien familial et de plusieurs manières d'habiter la modernité.



<https://irasec.com>

**Abonnez-vous
à notre newsletter**



**Pour en savoir plus sur les Notes de l'IRASEC
ainsi que sur d'autres informations et ressources concernant l'Asie du Sud-Est,
consultez notre site web (www.irasec.com).**

Vous pouvez également suivre l'actualité de l'IRASEC sur ses réseaux sociaux
(Facebook, LinkedIn, Bluesky et Mastodon),

regarder des débats et des conférences sur notre chaîne YouTube,

et lire nos publications sur la plateforme OpenEdition de l'IRASEC.



Facebook



LinkedIn



Bluesky



Mastodon



Youtube



OpenEdition
Books



L'essor de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est : attachements, famille et évolution du lien entre humains et animaux

L'adoption récente et rapide de la culture des animaux de compagnie en Asie du Sud-Est ne relève pas d'une simple diffusion du modèle occidental, mais d'un processus d'appropriation et de reconfiguration au contact de structures sociales locales et de nouveaux modes de vie. Cet article analyse cette transformation à partir du concept de « modernités multiples », en montrant comment la culture des animaux de compagnie s'inscrit dans des sociétés marquées par la persistance du familialisme, malgré de profondes mutations démographiques, économiques et urbaines.

Dans ces contextes, les animaux de compagnie deviennent une nouvelle modalité d'investissement affectif, de soin et de responsabilité, intégrée à des imaginaires familiaux persistants plutôt qu'à une logique purement individualiste. Leur adoption révèle cependant l'émergence d'« économies morales » concurrentes, opposant différentes conceptions de la famille légitime, de l'allocation des ressources économiques et de la place des animaux dans les espaces partagés. Ces tensions se manifestent dans les politiques urbaines, les règlements de copropriété et les débats publics, mais favorisent également de nouvelles adaptations institutionnelles : infrastructures spécialisées, services professionnels et dispositifs réglementaires.

Loin d'une occidentalisation linéaire, la culture des animaux de compagnie révèle ainsi la capacité des sociétés sud-est asiatiques à transformer des pratiques globalisées selon leurs propres trajectoires historiques, produisant des formes singulières de modernité où les frontières de la famille et du soin sont progressivement redéfinies.

***Pana Kantha** est chercheur indépendant. Il est titulaire d'un master en sociologie et anthropologie de l'Université de Chiang Mai, où il a consacré son mémoire à la culture des animaux de compagnie dans la société thaïlandaise. La présente étude s'inscrit dans le prolongement de ce travail, qu'il élargit à l'échelle régionale. Ses recherches antérieures ont porté plus largement sur les relations entre humains et animaux, notamment sur le commerce transfrontalier de bovins dans la sous-région du Mékong, ainsi que sur les conceptions de la nature introduites à l'époque coloniale par les missions chrétiennes et leur influence durable sur la société thaïlandaise. Ses recherches actuelles portent sur les rapports de pouvoir et l'économie morale du tourisme lié aux éléphants en Thaïlande, dans le cadre plus large de ses travaux sur les politiques de conservation..*